

SOMMAIRE

Présentation : Misère des sciences sociales	3
Le champ des sciences sociales Par Alain Caillé	9
Genèse et destin de la sociologie Par Michel Freitag	17
Le mythe de l'unité de la science Par Serge Latouche	39
Luxe et économie Par Serge Latouche	69
Les affres de la communication ou le triomphe des parasites Par Gérard Fabre	79
D'un ethnocentrisme paradoxal (L'analyse structurale des mythes de C. Lévi-Strauss) Par Alain Caillé	91
Ontologie et sciences humaines Par Michel Freitag	125
<hr/>	
L'équivoque vichyssoise (FIN !) Par Pierre Bitoun	151
Pour l'AG du MAUSS	187

Ce fichier constitue la version numérique du *Bulletin du MAUSS* n° 16.
Numérisation réalisée en 2013 par INGED, L'Ingénierie éditoriale,
76840 Hénouville, avec le concours du Centre national du Livre (CNL).
ISBN numérique : 978-2-914819-56-0



Édition originale : décembre 1985
Dépôt légal : N° 48 612
N° d'inscription à la commission paritaire : 64 558
ISSN : 0294-4278

PRÉSENTATION

MISÈRE DES SCIENCES SOCIALES

AVEC ce numéro, sur lequel s'achève sa quatrième année d'existence, le Bulletin du MAUSS aborde, de manière plus frontale qu'il ne l'a fait jusqu'alors, une des questions essentielles qui ont présidé à sa naissance celle de la scientificité des « sciences » sociales (ou humaines, peu importe). Contrairement aux apparences, cette question n'est pas à nos yeux d'ordre principalement épistémologique. Au moins pas au sens usuel de ce terme. Il ne s'agit pas ici, au premier chef, de se demander à quelles conditions, les sciences sociales pourraient devenir davantage scientifiques qu'elles ne le sont. Pas de s'interroger sur les mérites et les charmes comparés de l'observation, de l'expérimentation et de la systémativité conceptuelle ni sur ceux de l'analyse logique des propositions, de la réfutabilité, du structuralisme ou de la théorie des systèmes, de la complexité ou de l'hypercomplexité. Non que ces débats soient dénués d'importance et d'intérêt. Mais ils ont généralement l'inconvénient de passer sous silence une double question préjudicielle, cruciale pour les sciences sociales. La première est celle de savoir ce que les sciences sociales, ou humaines, ont ou devraient avoir à nous dire. A nous, c'est à dire à des sujets humains qui ne peuvent sérieusement prétendre faire abstraction du sens que revêtent les propositions scientifiques ou supposées telles. La seconde est celle de savoir s'il est légitime,

souhaitable et nécessaire que les sciences sociales cherchent à s'affubler des atours de la scientificité. Ces deux questions sont, de toute évidence, étroitement solidaires. Le MAUSS est né d'une prise de conscience, à la fois étonnée et inquiète, du fait que les sciences sociales tendent à s'enfermer de plus en plus étroitement dans le cadre d'un économisme et d'un positivisme plats. Économisme et positivisme qui sont autant de manières de se refuser à interroger le sens de l'action sociale. Il ne faut qu'un pas de plus pour se demander si cet économisme et ce positivisme, malgré de nombreux exemples en sens contraire, ne sont pas consubstantiels aux sciences sociales. A suivre la ligne de notre raisonnement, le soupçon ne peut pas ne pas poindre que ce qui a été produit de fécond dans le champ des sciences sociales l'a été contre leur ligne de force dominante. Et il suffit de laisser se développer le soupçon ainsi formé pour en arriver aussitôt à se demander si une des causes principales de ce qu'il faut bien qualifier d'échec des sciences sociales ne tient pas à leur revendication de la scientificité. Et d'une scientificité, de surcroît, dont le modèle idéal, par la force des choses et des sciences de la nature réunies, est dessiné par les sciences dites exactes. La science, nous rappelle utilement *Serge Latouche*, n'est rien d'autre, étymologiquement, que le savoir¹. N'y a-t-il donc pas quelque redondance à viser un savoir scientifique, un savoir sachant, en quelque sorte ? Ou encore, n'est-ce pas à se vouloir « scientifiques » que les sciences sociales se condamnent à ne guère savoir et à rater leur objet ? Objet qui n'en est d'ailleurs un que de manière bien approximative puisqu'il est constitué par des relations entre des sujets. C'est autour de questions de ce type que gravitent les articles ici rassemblés.

1 Dans un texte extrait de son livre, *Le Procès de la science sociale*, publié aux Éditions Anthropos, Paris, 1984.

Le recueil s'ouvre sur un court texte *d'Alain Caillé*² qui esquisse un repérage du champ des sciences sociales tel qu'il s'est constitué depuis la fin du 18ème et le début du XIXe siècle. La structure caractéristique de ce champ est constituée par une relation d'opposition et de complémentarité entre un pôle positif, le plus tôt apparu, celui de l'économie politique, et un pôle négatif, à bien des égards réactif, celui de la sociologie. Le premier pôle est théorie de la nécessaire séparation de l'ordre de marché et des sujets individuels des ordres politiques et sociaux traditionnels. Le second, au contraire, vise à montrer que la séparation généralisée, le libre cours donné à la marchandise et à l'individu, sont porteurs de graves risques de volatilisisation de la société. Tant que le champ est resté polarisé, irréductible à l'un ou l'autre de ses pôles, il s'est montré productif, chargé d'enjeux de pensée et incitateur à la connaissance. Il est désormais en passe d'implosion et d'insignifiance dès lors que la sociologie, son pôle négatif et romantique, rend les armes et ne se conçoit plus elle-même que comme une économie politique généralisée. Les sciences sociales deviennent d'autant plus inutiles qu'elles se réduisent à l'affirmation du postulat que le sens de la pratique sociale n'est rien d'autre que l'utilité que les acteurs sociaux y recherchent. D'autant plus inutiles qu'elles se veulent désespérément utiles, légitimées par leur supposée utilité sociale.

Le premier des deux textes de Michel *Freitag* que nous publions ici se révèle d'une inspiration étonnamment proche de ce qui précède³. Centré sur la sociologie il montre également

2 Rédigé, sous le titre « Inutilité de la science sociale utilitariste » pour *L'État des sciences sociales*, sous la direction de Marc Guillaume, à paraître en 1986. Nous remercions les Éditions La Découverte de nous avoir autorisés à le reproduire.

3 Nous extrayons ce texte du tome I de la monumentale thèse de Michel Freitag, *Dialectique et Société*, à paraître très prochainement au Québec.

comment celle-ci se définit par une visée de l'intégration sociale, opposée aux risques de désintégration qu'incarne l'économie politique. Il suggère par ailleurs comment elle ne parvient pas à surmonter le dualisme kantien entre un désir de scientificité formelle et une interrogation nouménale sur le sujet. Dualité irrésolue sauf sous les formes opposées, et également impuissantes, de l'humanisme ou au contraire de la réduction du sujet au statut de sujet-objet de la science.

Approche généalogique, également, dans la première contribution, déjà mentionnée, de *Serge Latouche* qui nous retrace l'histoire de la fascination utilitariste et physicaliste des sciences sociales naissantes. Fascination utilitariste qui explique suffisamment, comme le montre Latouche dans son second texte, que la première science sociale phare, l'économie politique, ne puisse se constituer qu'en excluant de son champ ce qui ne peut pas y trouver de statut théorique, le luxe, le superflu. Exclusion qui, à y réfléchir, ne laisse toutefois pas que d'être paradoxale si l'on songe que dans la pratique, et contrairement à la théorie, le marché ne fonctionne qu'à la recherche du luxe.

C'est au fond ce même paradoxe que l'article de *Gérald Fabre* a le grand intérêt de repérer au sein de la linguistique et des théories de la communication. Là encore, la théorie voudrait que la communication se réduise à la translation simple et unilatérale d'un message univoque d'un locuteur, seul actif, à un récepteur passif. On montrerait sans peine comment cette vision de la communication ne fait que démarquer l'analyse de l'échange par la théorie économique. Gérald Fabre, pour sa part, esquisse une théorisation qui permettrait de remplacer ce schématisme simpliste par une interprétation inspirée de Marcel Mauss, situant la communication dans une dimension réciprocaire, réversible

et complexe. Félicitons-nous de cette première pierre jetée dans le jardin des linguistes.

La linguistique est encore soumise, indirectement cette fois, à la question avec l'article consacré par *Alain Caillé* à l'analyse structurale des mythes de Claude Lévi-Strauss (la fin de cet article sera publiée dans le prochain numéro)⁴. C'est en se fondant sur elle, on le sait, que Claude Lévi-Strauss a édifié ce qui est probablement une des œuvres anthropologiques les plus importantes du XXe siècle. Œuvre qu'il importe d'autant plus pour nous d'interroger qu'elle est une des seules, dans le champ des sciences sociales, à pouvoir se targuer d'une authentique cohérence intellectuelle tout en répudiant fermement cette variante privilégiée de l'utilitarisme que constitue le fonctionnalisme et en mettant en doute l'évolutionnisme qui l'accompagne très généralement. Mais ces acquis ne sont-ils pas payés d'un prix trop élevé ? De celui, par exemple, du parti pris d'insignifiance. Les mythes, nous dit Lévi-Strauss, ne signifient rien, sauf eux-mêmes et l'esprit qui les pense. Or il est permis de se demander si cette insignifiance n'est pas plutôt inhérente à la méthodologie structuralo-linguistique qui les interroge plutôt qu'aux mythes eux-mêmes. De même, affirmer que les Hommes ont toujours pensé aussi bien ne constitue qu'une réhabilitation très tiède et paradoxale de la pensée sauvage si l'on pose qu'à travers les mythes elle ne pense rien. Malgré l'abandon du fonctionnalisme et de l'évolutionnisme, le rationalisme tient bon, qui veut qu'il n'existe de pensée que de la raison analytique et de la science.

Et, sans doute, cette position est-elle cohérente d'un point de vue « scientifique » puisque, comme nous le montre *Michel*

4 Cet article est extrait d'un recueil de textes d'Alain Caillé, à paraître en novembre-décembre 1985 chez Droz (Genève), sous le titre *Splendeurs et misères des sciences sociales*.

Freitag dans son beau texte, « Ontologie et sciences humaines »⁵, « dans son auto-définition originelle, la science exclut de l'univers objectif l'ordre subjectif de la parole et de l'action, rendant ainsi impossible une science de l'ordre humain compris dans sa spécificité d'ordre subjectif... fondant en même temps l'impossibilité pour la science de revenir sans trahir ses propres postulats ontologiques et méthodologiques sur les conditions de genèse de son ordre propre, sur les conditions de sa propre spécificité dans l'ordre signifiant. » Réémergence ainsi le doute que nous émettions, au début de cette présentation sur la légitimité des « sciences » sociales. Retour à la case départ.

Pierre Bitoun, quant à lui, arrive enfin à la case d'arrivée après avoir laissé ses lecteurs, semble-t-il, curieux, intrigués, intéressés et impatients de savoir comment il allait parvenir, comme il l'avait annoncé au début, à établir des liens entre l'imaginaire vichyssois et l'imaginaire technocratique d'après-guerre. Laissons le lecteur juger du résultat.

Et invitons le même lecteur, s'il suit l'entreprise du MAUSS avec quelque sentiment d'affinité, à assister à son Assemblée Générale (le samedi 18 janvier 1986, de 14h à 18h, Université de Paris I ; 12, place du Panthéon, Paris Sème. Salle 1, au 1er étage par l'escalier de la grande galerie) et à lire, dans ce numéro, les pages dans lesquelles nous expliquons les raisons de sa convocation.

A.C.

5 D'abord publié in *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 1. Université du Québec, Montréal, que nous remercions.